

Yves Leclair

Chant des béatitudes

Trois poésies latines de Joachim Du Bellay

J'ai lu des gloses très doctes sur l'expérience de la traduction. Je n'ai donc d'autre prétention, ici, que de proposer les quelques remarques, sans doute trop simples et trop rapides, qui sont nées d'une modeste expérience.

Je suis assis à la table d'un petit restaurant à Saint-Jean-de-Luz. C'est la morte saison. Midi sonne au clocher. Il y a peu de touristes. Il fait pourtant très beau. La mer et le ciel sont bleus. On se croirait en été. Le petit restaurant est silencieux. J'entends soudain l'une de ces voix de femme féériques, et qui parle une langue étrangère. Je me retourne discrètement. C'est une beauté brune comme sortie d'un tableau de Picasso. Sa chevelure est un immense flot de ténèbres. Ses yeux de perle noire ont de grands sourcils peints à ravir. La beauté parle une langue très musicale dont je ne comprends pas le moindre mot et qui me fait monter aux nues. Les mots chantent et leur sens, pour moi, s'arrête (ou commence) à leur sublime mélodie. Me voici donc béat sinon tel un idiot, de l'autre côté de la frontière des significations, dans l'étrangeté musicale d'un idiome qui m'est inconnu et me ravit d'autant plus. Bizarrement, ce chant insensé et inouï qui m'envoûte, me donne peu à peu le sentiment d'être en exil dans ma propre langue (je veux dire la maternelle). Je me retrouve donc sur une autre rive, dans l'utopie d'une langue interdite, solaire, celle d'un âge d'or. Si j'osais pousser l'analogie jusqu'à son terme, je dirais que je ne suis plus l'enfant de ma mère linguistique, mais que je suis devenu l'amant d'une femme étrangère dont la beauté autre m'enchanté. En elle, contre elle, je me sens soudain enfin *chez moi*. Le fait que je ne comprenne rien des mots caressants ou piquants que la beauté adresse à son amant de midi, est une chance pour moi. Tous ses mots – qui ne sont peut-être que de *l'universel reportage* – deviennent magiques. Débarrassée des significations habituelles, des concepts, des carcans qu'implique tout langage, mon oreille se concentre sur la seule mélodie des mots, l'euphonie colorée des voyelles, le flux bigarré des consonnes, la scansion haletante des phrases, la douce écholalie des assonances dans la rumeur d'essaim silencieux que susurre ce début d'après-midi désert. Comme si cette langue, à l'opposé du concept, était la quintessence même de la langue poétique, une langue d'amour où se retrouverait l'unité heureuse avec les autres et le monde qui nous entourent, un septième ciel.

Eh bien, en ce qui me concerne, traduire un poème s'apparente à une telle expérience, avec cette première et ordinaire nécessité, en supplément d'âme, de rendre compte du sens, à défaut de la richesse inouïe de sa polysémie. Bien que toute langue soit exil, il s'agit de transposer dans un autre système de sons, dans un autre lexique, dans une autre syntaxe, l'émotion musicale de tel vers italien d'un Umberto Saba, telle chanson occitane d'un Jaufré Rudel ou tel mètre élégiaque d'un Joachim du Bellay.

Les trois poésies ci-dessous, par exemple, que j'ai puisées dans les *Poëmata* du poète élégiaque et qui racontent une très ardente aventure amoureuse avec une jeune Romaine surnommée Faustine, sont écrites en latin, le latin des poètes de la Renaissance.

Comment rendre alors plus que l'unique sens littéral qui narre l'aventure d'un amour interdit ? Lecteur et traducteur, je me retrouve devant la langue poétique latine un peu comme du Bellay devant l'amour éloignée de son amante enfermée par un mari jaloux. Le mari jaloux serait, par analogie, les particularités qui caractérisent l'étrangeté d'une autre langue : ici, l'ordre syntaxique, la scansion, les syllabes longues et brèves ou les désinences des déclinaisons latines qui permettent de semer des assonances et d'émailler de sons le vers. Comment faire le mur de la langue interdite ? Comment monter au balcon de la beauté de l'amante ? Comment la faire parler, elle qui est sévèrement gardée par l'ordre d'un jaloux ? Comment la faire chanter, comment rendre sa langue d'amour, comment faire entendre cette joie toute charnelle, comment faire résonner ce chant des béatitudes ?

Autrement dit, pour le traducteur du poème perché sur le balcon d'en face, ou le contemplatif ravi à cette table de restaurant, il s'agirait de transposer un air de musique – même partition, mêmes notes – mais en changeant d'instrument de musique : il s'agirait de jouer béatement un air de luth sur les grandes orgues ou de redonner la chanson d'une soprano en soufflant dans une trompette. Et je devrais même ajouter, pour dire davantage le mur du sens et du son de Babel, en changeant de système modal. Et je ne parle ni du rythme, ni de ce qui bat comme un cœur humain au fond du langage, dans ou derrière la prison dorée de la syntaxe.

Or, ce que j'aime le plus dans *l'état de poésie*, depuis toujours, c'est bien cette émotion du cœur humain et ces frissons de chair verbale. Une telle joie est sans frontière, aussi intime qu'universelle. Traducteur en herbe, on tente de s'en faire l'anonyme passeur ou, plus exactement, l'agent secret sur notre terre où les ponts sont bombardés et les cols contrôlés. Tout comme le poète, celui qui traduit, qui conduit d'une langue à une autre, d'une rive à une autre, aurait donc à se déprendre des carcans du commerce du langage conventionnel, à défaire la langue de ses camisoles habituelles, à dégrafer le corps sage de ses significations académiques, à déshabiller la lointaine princesse de la langue. Il s'agirait, dans la maison de passe verbale, par le chas des mots, de laisser entrer ou deviner un peu de sa chair nue, sensuelle et désirable, de se réjouir, sous le manteau haillonneux du signifié, des différences divines de son corps d'avant la Chute, de faire chanter cet autre dont le paradis déborde les sens, cette altérité inouïe dont la nudité *inter-dite* est un *champ* de béatitudes, comme un amant fait chanter une amante interdite.

Joachim du Bellay : Trois poésies latines

I
Ad lectorem

*Cum tot natorum casto sociata cubili
Musa sit ex nobis Gallica facta parens,*

*Miraris Latiam sic nos ardere puellam,
Et veteris, Lector, rumpere jura tori.*

I
Au lecteur

Alors que j'ai couché dans mon lit chaste avec
la muse
Gauloise et que je l'ai faite mère d'autant
d'enfants,

Tu t'étonnes, lecteur, que je brûle pour une
jeune
Romaine et que je viole ainsi les droits d'un
ancien lit.

*Gallica Musa mihi est, fateor, quod nupta
marito :
Pro Domina colitur Musa Latina mihi.*

*Sic igitur (dices) praefertur adultera nuptae ?
Illa quidem bella est, sed magis ista placet.*

II Ad Gordium

*Cui donem potius novum libellum,
Quo raptum refero meae puellae,
Gordi, quam tibi, qui meam puellam
Sic amas, propriam ut putes sororem ?
Quare quicquid id est novi libelli,
Gordi, quod tibi nunc damus legendum,
Sic velim accipias, scias ut illam
A me plus oculis meis amatam,
Et te plus oculis meis amatam.*

III Raptus Faustinae

*Qualis tartareo quondam Proserpina curru,
Dum vaga discurrit saltibus (Enna) tuis,*

*Nocturnis nuper rapta est Faustina quadrigis,
Dum tenet, ah demens, limina aperta domus.*

*Rapta est, me miserum, et caeco sub carcere
clausa
Conjugis ingrato nunc gemit in thalamo.*

*Et nunc ille ferus tanquam de virgine rapta
Exultat, nostris heu fruiturque malis.*

*Interea infaelix mater lymphata per urbem
Currit, et ignotas excubat ante fores,*

Si la Gauloise est l'épouse dont je suis le mari,
La Romaine est, j'avoue, la maîtresse que je
courtise.

Et donc, diras-tu, l'adultère passe avant
l'épouse ?
L'une est charmante, certes, mais l'autre plaît
beaucoup plus.

II À Gordes

À qui dois-je offrir ce nouveau petit recueil
Où je raconte l'enlèvement de ma belle,
Sinon à toi, Gordes, qui aimes ma maîtresse
Comme si tu la tenais pour ta propre sœur ?
Tout ce que chante ce nouveau petit recueil,
Gordes, que je te donne à lire maintenant,
Je veux que tu l'accueilles en sachant combien
J'aime ma belle à laquelle je tiens tout comme
à toi, plus qu'à la prunelle de mes deux yeux.

III L'enlèvement de Faustine

Comme jadis Proserpine sur son char des Enfers
Courait à l'aventure, Enna, par tes ravins boisés,

Ainsi Faustine fut enlevée de nuit par un char
– ah ! folle de laisser la porte de sa chambre
ouverte !

Enlevée, ô misère, enfermée dans un cachot
noir,
Elle pleure aujourd'hui dans le lit d'un époux
ingrat.

Lui désormais comme une brute fière du rapt
d'une
Vierge, triomphe et se réjouit, hélas, de mon
mal

Pendant qu'une mère malheureuse court affolée
Par la ville et passe ses nuits devant des portes
qu'elle

*Te solam (Faustina) vocans, tua limina
quaerens,
Quaesisse ut natam dicitur alma Ceres.*

*Ast ego, quem assiduo torret malus igne Cupido,
Deferor, ut noto concita Baccha Deo.*

*Nec dubitem oeratos liceat si rumpere postes,
Duraque nocturna solvere claustra manu,*

*Irruere armatus : vel si hoc mala nostra ferat
sors,
Perferre audacis vincula Pirithoi.*

Ignore, n'appelant que toi, Faustine, recherchant
Ta geôle, comme la bonne Cérès chercha sa
fille.

Pour moi qu'un méchant Cupidon brûle d'un
feu constant,
Je suis fou comme la Bacchante excitée par son
Dieu.

Je n'hésiterais pas à briser des portes en bronze,
À faire sauter à la main, la nuit, de gros verrous,

À entrer armé : si le sort exigeait mon malheur,
Je porterais les chaînes de l'audacieux Pirithoüs.

Yves Leclair, né en Anjou en 1954. Poète (prix de poésie de l'Académie littéraire de Bretagne et des Pays de la Loire, prix Alain-Bosquet). Derniers ouvrages : *Orient intime* (Gallimard, 2010), *Le Journal d'Ithaque* (La Part commune, 2012), *Cours s'il pleut* (Gallimard, 2014), *Voie de disparition* (La Brèche, 2014). Il a édité les œuvres complètes de Tristan Corbière et de Pierre-Albert Jourdan, et traduit les *Chansons pour un amour lointain* de Jaufré Rudel (Fédérop, 2011).